

# TÉMOIGNAGES

## TÉMOIGNAGE DE MARGUERITE MORÉNO<sup>1</sup>

Lorsque, dans la pénombre d'une église, je vois certains saints, taillés au temps anciens, peints et dorés, ma pensée se reporte vers Georges Rodenbach. Son pays flamand lui avait donné des cheveux d'or mousseux et un teint rose, l'énergie veillait dans ses yeux, bleus comme la fleur du lin, ses traits étaient aussi nets et aussi fermes que si le sculpteur achevait à peine de les ciseler. Sa poésie lui ressemble. Elle est fraîche et délicate, comme son teint, précise et fine, comme ses traits. Il avait beaucoup d'esprit, il racontait bien, et sa voix gardait une trace plaisante d'accent belge. Son jugement était sûr ; jamais on ne connut ami plus fidèle et plus actif.

Il désira me connaître, parce qu'il voulait me faire créer, à la Comédie-Française, la pièce en vers qu'il y avait fait recevoir : *Le Voile*. Je lus cet acte exquis et j'acceptai avec une reconnaissance, que je garde encore à sa mémoire, de jouer le rôle de la Béguine, rôle sur lequel reposaient tous les espoirs du poète.

Mais ici commencèrent les difficultés. L'administrateur de la Comédie, Jules Claretie, ne voyait pas la pièce telle que l'avait conçue son auteur. Rodenbach voulait que, depuis le lever du rideau, on entendît, au dehors, pendant tout le dialogue, le bruit monotone et continu de la pluie ; il désirait aussi que ses interprètes, surtout la Béguine, fissent comprendre au public que les mots qu'ils prononçaient étaient seulement l'apparence des mots qu'ils auraient dû dire, que leur jeu fût sobre et mesuré, leurs inflexions de voix pures, à la fois, et pleines de secrets. Enfin, il souhaitait qu'entre la Béguine et le Vieux garçon passât l'ombre, ou plutôt le fantôme de l'amour,

mais si pâle, si discret, si fluide, qu'on n'eût même pas pu le reconnaître bien qu'on devinât sa présence... Ce rêve de poète eût été irréalisable, si les vers qu'il nous donna à dire n'avaient, dans leur rythme parfait, contenu assez de mélancolique subtilité pour nous guider vers le succès.

Jules Claretie, fervent d'Émile Augier et de Dumas fils, voyait d'un tout autre œil la mise en scène et l'interprétation du *Voile*. Il entendait que le bruit de la pluie cessât aux premiers mots des artistes, que la vieille servante fût joviale, le Vieux garçon, énergique et bon vivant, la Béguine, souriante et accorte... Aussi proposa-t-il que le rôle de la servante fût donné à Pauline Granger dont le grand talent était fait de rondeur et de bonhomie, celui du Vieux garçon à un « comédien sûr » et le rôle de la Béguine à la charmante Blanche Barretta, souriante jeune première dont la grâce aimable eût, selon lui, éclairé la pièce. Je savais bien qu'entre une débutante comme moi et la parfaite artiste qu'était Blanche Barretta, un auteur dont on allait jouer la première œuvre dramatique ne pouvait hésiter, et, déjà, je pleurais ma chère Béguine et mes rêves déçus... Mais j'avais compté sans Rodenbach ! L'énergie cachée en lui se révéla : rien ne put changer ses résolutions. Il alla jusqu'à menacer de retirer sa pièce, cette première, cette unique pièce reçue, sur laquelle il fondait tant d'espoirs, - que, hélas ! la mort a fauchés en partie - si je n'étais son interprète. Devant cette fermeté, Jules Claretie céda, et bien que jamais il n'aimât *Le Voile*, il convint plus tard en galant homme qu'il était, qu'il s'était trompé. [...]

Les premières représentations du *Voile* et des *Romanesques*<sup>2</sup> furent un triomphe. Le spectacle était complété par une pièce de Louis Marsolleau,

*Le Bandeau de Psyché*, qui fut applaudie sincèrement, et qui le méritait. Je revois, dans le foyer de la Comédie, les trois poètes, pâles et heureux, tandis que le bruit assourdi des bravos arrivait à leurs oreilles, prolongé, interminable...

A quelques jours de là, le roi des Belges, Léopold, vint assister à la représentation du *Voile*. Il fit appeler Rodenbach dans l'avant-scène qu'il occupait, et le félicita en Souverain et en compatriote.

- Je suis heureux, lui dit-il, de votre beau succès, auquel j'applaudis de tout cœur. Et, d'ailleurs, je sais que vous êtes l'auteur d'un très beau livre : *Bruges-la-Morte*... Eh ! bien soyez tranquille, ce ne sera pas longtemps Bruges-la-Morte : nous allons mettre des tramways et de la vie là-dedans...

Le poète du silence eut un petit frisson. Il vit sa chère Bruges déshonorée par des trolleys, envahie par des foules bruyantes, tirée de son merveilleux sommeil plein de rêves et de douceur.

- Le roi Léopold n'est qu'un grand roi, nous dit-il ensuite.

J'ai continué à voir et à aimer mon auteur, jusqu'à sa mort. Son foyer était accueillant et c'est à sa table amie que je rencontrai un jour Puvis de Chavannes. Le maître, bien vieux déjà, était encore droit et solide, comme un chêne. On parla, je m'en souviens, d'une statue de la Vierge qui se trouve dans une des églises de Bruges, et Georges Rodenbach déplorait le mauvais goût du dais sous lequel on l'abrite les jours de fête.

- Ce dais blanc est affreux, disait-il, il a l'air d'un ciel de lit...

- Un ciel de «lys» voulez-vous dire ? riposta le peintre de Sainte-Geneviève, heureux de nous

prouver qu'il avait gardé son esprit alerte et vif.

Malgré la force de caractère qui lui permettait de dominer des malaises fréquents, la santé de Rodenbach s'altérait de plus en plus ; il dut faire une cure en Auvergne. J'ignorais qu'il fût de retour lorsqu'un soir sa femme me fit dire qu'il était bien malade. Je courus boulevard Berthier, vers ce petit hôtel, qui porte désormais une plaque commémorative, et dès que j'en eus franchi le seuil, je sentis que la mort était là, prête à enlever le poète à la tendresse et à la gloire.

Dans le salon assombri, les beaux cheveux roux de Mme Rodenbach brillaient à la lumière faible d'une petite lampe... On attendait les médecins, ils tentèrent l'impossible et le lendemain, dès l'aube, je sus que tout était fini...

## TÉMOIGNAGE DE CAMILLE MAUCLAIR<sup>3</sup>

Je suis un de ces témoins qui connurent Rodenbach, et je ne retrouve jamais ce pastel sans émotion. Un regard et plus de trente années sont effacées. Je revois, sur le décor du Quai vert et des nobles pignons du Franc, le visage de mon ami, son teint rose de Flamand, la blondeur miellée de ses cheveux et de sa moustache soyeuse, ses prunelles bleues, tout ce qu'il y avait en lui de distinction, de mélancolie, de douceur désenchantée, de réticence et de pudeur spirituelle, et cet air d'être aimanté par la hantise de l'infini. Quiconque verra un jour dans bien longtemps, une telle effigie, sera averti de tout cela et reconstituera la vie intérieure du modèle comme nous le pouvons faire devant certains portraits d'inconnus par Lotto ou Moroni.

<sup>1</sup> *Souvenirs de ma vie*, Ed. de Flore, Paris, 1948, pp. 38-40.

<sup>2</sup> Pièce d'Edmond Rostand qui se jouait le même soir.

<sup>3</sup> *Bruges-la-Morte*, Editions Javal et Bourdaux, 1930, illustrations de Lucien Lévy-Dhurmer. Préface de Camille Mauclair, pp. 11-12.

TÉMOIGNAGE DE J.-H. ROSNY AÎNÉ<sup>4</sup>

Le Rodenbach mondain, aux cheveux blonds en mousse, au visage nordique, mais d'un nord vivant, nerveux, mobile, aux yeux ambrés entre des paupières anguleuses, ne révélait que par intermittences le Rodenbach des béguinages et de Bruges-la-Morte. Élégant, avec des crocs en jambe à la mode, un Van Dyck frêle, tourmenté par un appareil digestif capricieux, il avait l'air plus jeune que son âge. Il causait agréablement, ayant vu et emmagasiné beaucoup de choses, et montrait une entente des détails par quoi il damait le pion à la plupart des jeunes naturalistes.

Il y avait en lui je ne sais quoi de provisoire dont je me souvins lorsqu'il décéda prématurément. Ni triste, ni gai, sensitif, et sautant vite d'une humeur à l'autre, il m'a raconté nombre d'anecdotes et récité un total respectable de Vers, le plus souvent issus de lui-même. Il avait de l'érudition, une érudition étroite et sûre ; il vous citait à l'improviste quelque passage inconnu d'un écrivain qui éclairait une discussion. Familier des répétitions générales, il aimait sans doute le théâtre, ou recherchait la publicité, l'un et l'autre, je présume. Noblement ambitieux, chérissant son art d'une manière nuancée, pure et loyale, il avait pourtant ses menus trucs pour atteindre les critiques, mais sans abus, sans basse concession.

Au Grenier, écouteur modeste, il ne craignait pas de prendre la parole ; dans sa maison, c'était un hôte discret et charmant. Je me souviens d'une journée, près de Valvins, où il occupait une espèce de cottage à la saison ou à l'année. Il me conduisit d'abord chez Mallarmé, qui nous invita à une promenade sur le fleuve. C'était le grand été, des feux prolongés, de fastueux déclins, des crépuscules plongeant si profondément dans la nuit qu'ils semblaient ne plus devoir finir.

Mallarmé portait un jersey de laine bleue, et, manches retroussées, on eût dit, d'un matelot des Côtes-du-Nord. il ramait doucement, tout en causant de sa voix sombrée et chantante. Je le sentais, ce jour, plein de bénévolence, de résignation, presque de quiétude. Dans la beauté de l'heure, si lente, nous parlions des rêves de l'homme et des choses immortelles :

- Si l'on ne désire pas avoir vécu éternellement *avant*, disait Mallarmé, je ne comprends pas qu'on désire vivre éternellement *après*. Le néant avant la naissance *doit* effrayer ou rassurer autant que le néant *après*.

- Si nous avons commencé, fis-je, nous devons finir... L'immortalité ne permet aucune coupure dans l'éternité.

- Je le crois, reprit Mallarmé... j'ajouterai que l'immortalité exige que nous soyons, d'une matière ou de l'autre, un abrégé de l'univers. Il faut que l'essentiel du monde soit en nous, sinon aucune immortalité n'est possible.

- Et que croyez-vous ?

- Je ne sais. J'espère peu... mais je fais comme si j'étais immortel, puisque, en toute chose, je cherche une synthèse... puisque je poursuis, ah ! sans espoir de les atteindre, quelques symboles qui expliqueraient l'infini.

- Regardez ce fleuve, sa réalité est un écoulement. Et cette lumière qui semble immobile, elle est faite de trillions de palpitations pendant la durée d'un battement de cœur. Ecoutez ce cœur lui-même, il marque l'instabilité sans fin. Le seul symbole est la destruction.

- Il y a des lois ! Et les atomes ne sont-ils pas indestructibles ?

- Les lois sont obtenues à coup de pouce ! On doute de l'éternité des atomes... Leur destruction m'apparaît comme une certitude<sup>5</sup> !

Mallarmé secoua la tête, et traînant ses rames,

il dit des choses belles et brillantes sur l'art de capter l'univers dans les symboles.

Au soir, nous dînâmes devant l'étendue fabuleuse vers quoi s'écoulait le fleuve. C'était la création des mondes. Ils se renouvelaient innombrablement dans un couchant posé sur la cime des trembles. Un vin vif animait nos veines.

Mallarmé et Rodenbach parlaient merveilleusement des poètes. Des strophes nostalgiques se mêlaient aux feux tendres des nuages. Mes compagnons évoquaient Villiers, puis Baudelaire. Mallarmé montrait un Villiers en proie aux beaux délires, mêlant la musique et Baudelaire dans un enchantement d'âme qui s'emparait de l'auditoire. Nous demeurâmes longtemps avec *les Fleurs du Mal*. Le destin de Baudelaire oppressait Mallarmé. Il dépeignit l'impuissance s'abattant sur le génie et rongant le verbe, l'homme plongé dans le désert de l'Aphasie.

Rodenbach parla de la fin des civilisations. Il estimait, avec Théophile Gautier, que Baudelaire en avait exprimé la poésie dernière.

- Et sans doute, dis-je, Baudelaire sait peindre la décadence, le découragement des époques défaillantes. Mais ni *les Symboles*, ni *la Mort des Amants*, ni tant d'autres poèmes en vers et en prose ne sont décadents. *Les Symboles* pourraient être signés par un Walt Whitman subtil et *la Mort des Amants* par tout lyrique sombre.

C'est l'individu qui me frappe chez Baudelaire, la révolte du fils de vieillard, et de l'orphelin, le désespoir épouvantant de l'homme saisi dans les rets d'un mal qui tuera le meilleur de lui avant la mort. Comme poète de la décadence, il lui manque la discrimination de son

époque. Il n'entend guère la civilisation contemporaine ; il est plein de préjugés antiques. Le vrai poète d'une décadence sera l'homme qui aura bien compris son époque et saura pourtant qu'elle exprime une agonie. Baudelaire, c'est, au rebours, celui qui ignore, qui *veut même ignorer*, ce qui ne signifie rien contre son talent, ou plutôt son génie.

Son mépris pour ce qu'il ne comprenait point fut peut-être salutaire ; il y aurait un vide dans la poésie française si cet homme n'y avait paru. Peu d'artistes, d'ailleurs, ont vu clair dans leur époque. Le grand Balzac est plein de trous ; Hugo s'enthousiasme à vide ; les vieux aèdes, depuis Homère (et avant) ne cessaient de louer les ancêtres.

J'ai souvent revu Rodenbach et toujours avec plaisir. Toutefois, notre dernière rencontre fut mélancolique. Il était émacié et pâle, même jaune, les prunelles troubles, les sclérotiques malsaines. C'était au boulevard, au sein de l'incohérence. Il se plaignit longuement de maux complexes ; l'avenir l'inquiétait. Un pressentiment me vint et me remplit de compassion. Je lui parlai de ces êtres délicats qui néanmoins vivent de longs jours ; je citais Voltaire, le Vénitien classique, une de mes tantes, malade éternelle, qui avait résisté jusqu'à près de quatre-vingts ans, alors que tant de gens robustes succombent prématurément. Il écoutait, avide, avec un plaisir évident, il souriait... Je ne devais plus le revoir.

Peu de temps après, un «coupe-toujours» lui ouvrit le ventre - trop tard - et le pauvre Rodenbach succomba... Je revois encore sa veuve, le visage rougi de larmes ; j'entends la salve de peloton qui saluait le ruban rouge du défunt.<sup>6</sup>

<sup>4</sup> *Torches et Lumignons*, Editions La Force française, Paris, 1921, pp. 77-83.

<sup>5</sup> Note de Rosny : *Nous sommes en 1888, dix ans avant la découverte de la radio activité.*

<sup>6</sup> Note de Rosny : *C'est une coutume abolie.*